

A propos d'un texte fragmentaire de prière manichéenne en ouïgour provenant de Turfan¹⁾

par

TÔRU HANEDA

Les deux feuillets, A et B, qui composent le fragment considéré²⁾ proviennent de Turfan. Ils furent acquis d'abord par Mr. Wang Chou-nan 王樹柵 qui exerça les fonctions de délégué au gouvernement de la Province du Sinkiang, mais appartiennent depuis l'an dernier³⁾ à l'Institut d'histoire de l'Extrême-Orient de la Faculté des Lettres de l'Université impériale de Kyôto. La largeur du feuillet A est d'environ 16^{cm} et celle du feuillet B de 15^{cm} seulement. La largeur du texte qui est limité par deux traits fins de couleur violacée, est de 9^{cm} dans le cas de A, mais de 8^{cm} 6 dans celui de B. Toutefois, les deux feuillets faisaient partie, sans aucun doute, d'un même original. En effet, les différences observées dans la largeur des feuillets et dans celle du texte proviennent uniquement de ce que B a été séparé par la moitié, ce qui a occasionné une réduction de 1^{cm} de la surface totale de ce feuillet. Dans l'état actuel de ce dernier, les deux moitiés de chacune des lignes 7 et 13 coïncident; ceux qui les ont assemblées pensaient qu'elles formaient deux phrases continues, complètes, mais c'est là une reconstitution sans valeur faite par des personnes qui étaient incapables de lire le texte; elle ne donne pas le sens. Toujours est-il qu'il faut admettre, entre A et B une différence d'environ 9 millimètres à la fois dans la largeur

1) Traduction par M. C. Haguenauer, pensionnaire de la Maison Franco-Japonaise, de l'article de M. Haneda, paru dans les *Mélanges* offerts au Prof. Kuwabara, *Tôyôshi-ronshô* 東洋史論叢, sous le titre: 吐魯番出土回鶻文摩尼教徒祈願文の斷簡. L'article en question a été légèrement modifié par l'auteur.

2) Voir la planche I, A et B.

3) 昭和四年 (1929).

des textes et dans celle des feuillets. Le feuillet A est aussi séparé par le milieu, mais, par bonheur, dix lignes sont parvenues complètes. De plus, les parties de droite et de gauche de ce même feuillet ne sont pas abîmées comme celles de B.

Ainsi, non seulement il est certain que les deux feuillets en question proviennent d'un seul et même livre, mais encore il semble bien, quand on se place au point de vue du sens des textes, qu'ils sont en relation directe l'un avec l'autre ; les deux feuillets réunis—A étant la moitié de gauche et B celle de droite—formaient les deux faces, le verso et le recto, d'une feuille unique pliée pour le brochage à la jonction de A et de B qui se trouvaient réunis dos à dos, comme c'est le cas pour les pages des livres chinois. Les deux feuillets auraient été séparés en suivant la pliure et seraient parvenus dans cet état. La marge de gauche de A et la marge de droite de B avaient une même largeur de 5^{cm} 5. La largeur de la marge de droite de A et celle de la marge de gauche de B étaient toutes deux de 1^{cm} 7. L'examen des deux feuillets, considérés comme ayant formé une feuille unique pliée en deux par la moitié pour le brochage, prouve clairement qu'ils étaient le verso et le recto d'un même folio ; textes et marges coïncidaient parfaitement. Le bord gauche de A et le bord droit de B portent chacun, à des endroits correspondants et également distants les uns des autres, trois déchirures qui correspondent évidemment à l'emplacement des trous de couture pour le brochage.

L'examen du texte offre un grand intérêt. L'encre employée change toutes les cinq lignes. Sur le feuillet A, les 3 premières lignes sont en rouge (朱), les 5 suivantes (II.4-8) en noir (墨, encre de Chine), les 5 suivantes (II.9-13) en rouge et les 5 dernières (II.14-18) en noir. Les 4 premières lignes du feuillet B sont en noir, les 5 suivantes (II.5-9) en rouge, les 5 suivantes (II.10-14) en noir et le reste en rouge. Mais les 5 dernières lignes de A qui devaient être en rouge à l'origine, furent effacées et repassées à l'encre de Chine. Au contraire, les 5 dernières de B qui avaient dû être écrites en noir, furent effacées et trois (II.15, 18 et 19) seulement, sur cinq, furent retracées en rouge ; les deux autres lignes (II.16-17) de ce même groupe ont été effacées, mais il n'y a aucune trace qu'elles aient été recopiées à l'encre rouge. Ce procédé qui consiste

à faire alterner des encres de couleurs différents—rouge, noire ou d'autre couleur—après un certain nombre de lignes de façon à séparer les parties d'un texte sur une même feuille, est assez fréquent dans les textes manichéens; les cas n'en sont pas rares parmi ceux qui ont été publiés¹⁾. Ce souci esthétique, caractéristique des textes sacrés du Manichéisme, se retrouve dans les belles "miniatures."

Je pense que le fragment considéré faisait partie d'un livre de prières manichéennes et voici pourquoi: comme le montre la traduction ci-dessous, on trouve à la ligne 19 du feuillet B, les mots *mani burxan* qui signifient: *Mani-Buddha* 摩尼佛, et, des lignes 13 à 15 du même feuillet: "[Grâce à] cette bonne action soyez ... à tous les hommes, protégez [les dans] tous les malheurs". Ce sont là, je crois, des preuves suffisantes; cet écrit rentre bien dans la catégorie de ceux du même genre qui ont été publiés jusqu'à ce jour.

Outre le texte de la prière sur le feuillet B, le feuillet A en entier et les onze premières lignes de B contiennent l'énumération d'un certain nombre de noms personnels, de titres officiels ou d'appellations honorifiques, et pour quelques personnes, ils sont précédés de l'indication de leur lieu d'origine. Je donne d'abord la transcription des deux fragments. Je la fait suivre d'un commentaire ordonné de chacune des dénominations relevées.

Feuillet A

- 1) *tiräk oγšaryu " qamllıy küdägümüz*
- 2) *oγul inanč tiräk känč " känčäk*
- 3) *bars inanč tiräk čäčäki " qävır*
- 4) *ykän svik sāngün'alıg(?)θ šada*
- 5) *.....alp(?) urungu tıgın....*
- 6) *küdä[gü(?)][a]l[p](?)[sä]ngün....gsärä....*
- 7) *inanč.....bügqa(?).....*
- 8) *küdägü s[än]gün qav.....a.....θ trın*

1) Cf. A. von Le Coq, *Ein christliches und ein manichäisches Manuskriptfragment in türkischer Sprache aus Turfan*, 1909; aussi, *Türkische Manichaica*, III, no. 28, et *Chotscho*, pl. 5.

- 9) kül savēi trqan χ[ivī(?)]r ykän " tarin
- 10) čäviš bya trqan... olanä " inčü
- 11) urungu sängün apačur " inčü.....
- 12)mängü ykän " solmily (sulmily?)
- 13) alp tutuq ögrünēü ykän " solmily (sulmily?)
- 14) aml čigši mir aydī 0 ykänmz küsänlig
- 15) ič buirug sängün bačanī 0 küdägümüz
- 16) baš xari aml oyl inanč tutuq 0
- 17) qutluq apa 00.....00 qari.....
- 18) qivirlar qutlu[γ](?).....

Feuillet B

- 1) kir ta..q
- 2) tutdači wχušikla[r](?).....
- 3) sadī 00 wavyušt(?)... tuq qutīgän(?)
- 4) tapmiš tutuq bitgäči sängün
- 5)rs(?..as?) yüräk t... tiräk " tilmäči
- 6) t.... ..itčur " inanč tiräk
- 7) var "dša ... čigši " yna inal
- 8) alīsängün ... š tutuq
- 9) tonga unani(?)... dančur(?) bägigän(?)
- 10) bägsig 00 mir č(?) . [t(?)]onga ykän0
- 11) tunčur 00 išočur.... ur 00 yruyčur 0 abrin
- 12)00 y... ung ... bars 00 tun.....
- 13) qamy qa bu äd[gü qü(?)]linč
- 14) bolzun qop t.....da t
- 15) küü közädü tut[maqlarī(?)] bolzun
- 16)
- 17)
- 18) ymä.....
- 19) mani burxa[n].....

COMMENTAIRE

A, l. 1—*Tiräk oγšaryu* se rattache, cela va sans dire, à la phrase précédente qui manque. *Tiräk* se retrouve aux lignes 1, 2 et 3 de A ainsi qu'aux ll. 5 et 6 de B. Il a le sens de: “*pilier, support*” (支柱)¹⁾ et est transcrit phonétiquement: *ti-leao* 諦略 (**tiei-liak*)²⁾ dans les livres de l'époque des T'ang.

oγšaryu a le sens de: “*qui ressemble à, qui a été fait sur le modèle de*”. Ce ne peut être ici qu'un nom propre.

Qamllry, c'est-à-dire: “*à l'homme de Qamul (Qamül)*”, est expliqué plus loin.

Küdägümüz se retrouve à la ligne 15 de A. Aux lignes 6 et 8 du même feuillet, on lit: *küdägü*. A la ligne 6, la fin du mot manque mais il s'agit certainement du même vocable. *Küdägü* = *beau-fils*, *küdägümüz* signifie donc: “*notre beau-fils*”. Le terme est fréquent dans les documents publiés³⁾.

A, l. 2—*Oγul* = *fils*, mais on sait qu'il entre fréquemment dans la formation des titres⁴⁾.

İnanč était transcrit ordinairement: *yi-nan-tchou* 伊難珠 (ou: 伊難主, 伊難朱) (**i-nân-t'siu*) à l'époque des T'ang. Il a le sens de: “*foi, croyant*” et se trouve fréquemment dans les documents turks provenant de Turfan ainsi que dans les inscriptions de l'Orkhon. M. Pelliot a exprimé l'avis⁵⁾ qu'il correspondait à la traduction chinoise (T'ang): *ts'in-sin-kouan* 親信官.

*Känč*⁶⁾ se retrouve dans *känč tängrim* des textes de Turfan. Radloff⁷⁾ a donné à ce mot le sens de: *Schatz(?)*, mais je crois,

1) F. W. K. Müller, *Der Hofstaat eines Uiguren-Königs*, in *Festschrift für Vilhelm Thomsen*, p. 212.

2) Chavannes et Pelliot, *Un traité manichéen retrouvé en Chine*, p. 251.

3) F. W. K. Müller, *Zwei Pfahlinschriften aus Turfanfunden*, 1915, p. 23; Radloff, *Uigurische Sprachdenkmäler*, No. 58, 61; Haneda, in *Tōyō-Gakuhō*, Vol. II, No. 2, 回鶻文天地八陽神呪經, 第二八一行.

4) F. W. K. Müller, *ibid.*; Radloff, *ibid.*, No. 12, 63 sqq.

5) *T'oung-pao*, 1914, p. 234.

6) F. W. K. Müller, *Zwei Pfahlinschriften*, p. 11.

7) *Uigurische Sprachdenkmäler*, p. 7.

à en juger d'après les expressions : *känč uri* (jeune homme), *känč qüz* (jeune fille), qu'il signifie : "jeune".

- A, l. 3—*Bars* (tigre), *čäčäk* (fleur) paraissent avoir été très employés comme noms de personne.

Qivir se retrouve à la ligne 18 de A où il est employé au pluriel : *qivirlar*. Le mot a le sens de : "majestueux, auguste". Je pense que le même *qivir* doit être restitué à la ligne 9 (4^{ème} mot) du feuillet A.

- A, l. 4—*Ykän*, *y(ä)kän*, *y(ä)gän* apparaissent respectivement aux lignes 4, 9, 12, 13 de A et à la ligne 10 de B. De plus, on retrouve le même à la ligne 14 de A mais sous la forme *ykänmiz*. Il a le sens de : "neveu, nièce"¹⁾ et apparaît souvent, comme appellation, dans les inscriptions de l'Orkhon. On trouve dans la *Monographie concernant les Ouigour du Sin t'ang chou* (k. 217 上), l'appellation : *yi-kien-kie-li-fa* 移健頡利發 et, assez souvent, le nom : *yi-kien* 移健. Hirth a donné²⁾ une autre explication de *yi-kien*, mais je crois, pour ma part, qu'il correspond à *ykän*.

Svik i. e. *s(ä)vik* apparaît à la fois dans les inscriptions de l'Orkhon et dans les documents turks de Turfan.³⁾

Sängün correspond évidemment au chinois : *tsiang-kiun* 將軍 (chef d'armée).

Šada se trouve sous la forme : *Sada*, nom propre, dans les *Uigurische Sprachdenkmäler* (Texte XIII) de Radloff. Ce terme est peut-être en relation avec le mot *cha-t'o* 沙陀 (**sa-d'á*) qui est attesté comme nom de tribu dans le *Sin t'ang chou* (k. 218) et dans d'autres textes.

- A, l. 9—Il est intéressant de relever l'emploi de *savčï* comme appellation honorifique. Le mot signifie : "l'homme qui parle, l'orateur". Il faut le distinguer de : *tilmäčï* (l'interprète, le traducteur) qui se trouve à la ligne 5 de B.

1) F. W. K. Müller, *ibid.*, p. 28.

2) Hirth, *Nachworte zur Inschrift des Tonjukuk*, p. 112.

3) Radloff, *ibid.*, No. 112.

Trqan i. e. *tarqan* est un vocable connu; il correspond à *ta-kan* 達干 (**d'ât-kuân*) de la *Monographie des T'ou-kiue* du *Sin t'ang chou* et désigne un des vingt-huit degrés de la hiérarchie ministérielle. Je pense du reste que *tarqan* est un emprunt au chinois *ta-kuan* 達官 (**d'ât-kuân*); ce serait un de ces mots foncièrement chinois que les Chinois considéraient à tort comme d'origine étrangère.

A, l. 10—On sait bien que *bya trqan* i. e. *baya tarqan* était transcrit habituellement: *mo-ho-ta-kan* 莫賀達干 (**mâk-xâ-dât-kuân*) à l'époque des T'ang.

A, l. 10-11—*Inëü urungu sängün apačur*. Le mot *inëü* répond, on le sait, au chinois: *tchen-tchou* 眞珠 (*perle véritable*). Mais il est bien difficile de déterminer dans quelle relation les deux expressions sont l'une par rapport à l'autre. Le chef des Siue-yen't'o 薛延陀 *I-nan* 夷男 s'appelait *tchen-tchou-p'i-k'ie-k'o-han* 眞珠毗伽可汗 et on a relevé à plusieurs reprises, les noms de fonction: *tchen-tchou-che-hou* 眞珠葉護, *tchen-tchou-t'ong-sseu-kin* 眞珠統俟斤; et cœtera, dans les *Monographies* du *T'ang chou* qui concernent les tribus turques. Quant à *urungu*, il apparaît notamment dans les expressions: *urungu külüg*, *alp urungu*, *alp urungu tutuq* des inscriptions de l'Orkhon. *Apačur* correspond, je crois, aux caractères: 阿波嚙, *a-po-tch'ouo*. On relève aussi les mots: *apa tarqan*, *äčü apa*, *inanču apa*, et cœtera dans les inscriptions de l'Orkhon. Le mot *apa* est donné dans la *Monographie des T'ou-kiue* du *Sin t'ang chou* comme un des vingt-huit degrés de la hiérarchie ministérielle des T'ou-kiue. Il va sans dire que *-čur* répond à *tch'ouo* 嚙.

A, l. 12—*Mängü ykän* apparaît sous la forme *mängü y(ä)gän* dans le fragment transcrit par von Le Coq dans ses *Türkische Manichaica* (III, No. 37).

Solmily qui se trouve à la ligne 12 et à la suivante (l. 13), est expliqué plus loin.

A, l. 13—*Alp tutuq* répond à: *ho-tou-tou* 合都督 (**yâp-tu-tuk*) et signifie: "courageux gouverneur". Quant à *ögrünčü*, il a le sens de: *joie*.

A, l. 14—*Čigši* réapparaît à la ligne 7 de B; on sait qu'il répond au

chinois: *ts'i-che* 刺史¹⁾. Dans la *Monographie concernant les Ouigours du Sin t'ang chou*, il est écrit que lorsque les tribus *T'ie-le* 鐵勒 firent leur entrée à la cour de Chine en compagnie des autres Ouigours (*Houei-ho* 回紇), en 647 (貞觀二十一年), "toutes donnaient à leurs chefs (les titres de): *tou-tou* 都督, *ts'i-che* 刺史, *tchang-che* 長史, *sseu-ma* 司馬" Ainsi, les termes qui servaient à désigner les fonctionnaires chinois sous les T'ang, avaient fini, je pense, par devenir d'usage courant chez les peuples du nord.

Küsänlig, c'est-à-dire: "homme de *Küsän*", est expliqué plus loin.

- A, l. 15—*Ič* signifie: "intérieur". *Ič buirug sāngün* répond par conséquent aux caractères: *nei-mei-lou-tsiang-kiun* 內梅錄將軍. *Buirug* a déjà été signalé dans les inscriptions de l'Orkhon.
- A, l. 16—*Baş*=tête, chef. Quant à *χari*, il doit avoir ici le sens d' "âgé", car on lit dans le *T'ong-tien* (k. 197, 邊裔典) que chez les T'ou-kiue, "vieux se dit *ko-li* 哥利 (**kâ-lji*)" [et que] "c'est là la raison de l'existence des *ko-li-ta-kuan* 哥利達官".

- B, l. 2—*Wχušikla(r)* doit être: *wχšiklar*, c'est-à-dire un emprunt au moyenpersan. Cette transcription fautive devait être employée dans le sens d' "âme," 靈, de "divinité" 神.
- B, l. 4—5—*Bitgäči* a le sens de: "celui qui écrit" et *tilmäči* signifie: "celui qui interprète". Les deux mots apparaissent fréquemment dans les textes turks de Turfan qui ont été publiés jusqu'à ce jour.
- B, l. 7—Même remarque pour *inal*; cette appellation honorifique se re-trouve souvent dans les documents qui proviennent de Turfan¹⁾.
- B, l. 9—*Tonga*, mot connu, a le sens de "guerrier brave". Je suppose qu'il répond à l'appellation: *t'ong-ngo* 同俄 (**d'ung-ngâ*) dont l'emploi est signalé, à l'époque des T'ang, chez les tribus T'ou-kiue et Ouigours dans les *Monographies* respectives du *T'ang chou*.

Ainsi, le fragment de prière étudié offre cet intérêt de faire connaître

1) F. W. K. Müller, *Zwei Pfablinschriften*, p. 23; Radloff, *ibid.*, No. 127.

les noms et les titres de personnages ouïgours, mais il est bien difficile de distinguer exactement ceux-ci de ceux-là. La plupart de ces noms et titres ont été examinés ci-dessus. Fait important, le texte donne trois noms de lieu, à savoir: *Qaml* (cf. *Qamly*, "homme de *Qaml*"; l. 1 de A), *Solmï* ou *Sulmï* (cf. *Solmïly* ou *Sulmïly*, "homme de *Solmï* ou *Sulmï*"; l. 12 et l. 13 de A) et *Küsän* (cf. *Küsänlig*, "homme de *Küsän*"; l. 14 de A) dont l'étude est essentielle.

1°) *Qaml*—Il est évident que la seconde voyelle intervocalique manque. Ce nom semble bien suggérer qu'il s'agit du *Hami* ou *Komul* actuel (*Ha-mi* 哈密). Bretschneider a été amené à penser que ce terme géographique *Ha-mi* est apparu, pour la première fois dans l'histoire, à partir des Yuan¹⁾; en effet, non seulement le *Yuan che* 元史 donne les transcriptions suivantes: *ho-mi-li* 合迷里 (cf. op. c., k. 14, 世祖本紀, 至元二十三年十月の條), *ho-mou-li* 合木里 (cf. op. c., k. 14, 至元二十六年二月の條), *kan-mou-lou* 感木魯 (cf. op. c., k. 202, 八思巴傳附載必蘭納識里傳), *ha-mi-li* 哈密力 (cf. op. c., k. 122, 巴而朮阿而忒的斤傳), transcriptions citées par ce savant, mais il en contient d'autres encore, par exemple: *ha-mi-li* 哈密裏 (cf. op. c., k. 14, 世祖本紀至元二十五年十一月の條), *k'o-mi-li* 渴密里 (cf. op. c., k. 133, 脫力世官傳). Notons encore un *ha-mi-li* 哈密里 dans le *Yuan tien-tchang* 元典章²⁾ et un *k'o-mo-li* 柯模里 dans l'*Atlas des terres du nord-ouest (Si-pei-yu-ti-li-t'ou* 西北域地理圖) du *King-che-ta-tien des Yuan* 元經世大典³⁾. Ts'ien Ta-hin 錢大昕⁴⁾ est d'avis que le *han-mien-li* 罕勉力 de la *Biographie de Pa-eul-chou-a-eul-t'ouei-ti-kin* 巴而朮阿而忒的斤傳 du *Yuan che* (k. 122) désigne aussi *Ha-mi* 哈密, et son opinion est partagée par Wang Houei-tsou 汪輝祖⁵⁾. Je crois justes ces identifications. Bretschneider, citant le *Livre de Marco Polo* et les *Mémoires* de J. Marignolli, a montré que le mot n'apparaissait qu'à partir des Yuan dans les œuvres des auteurs occident-

1) *Mediæval Researches*, II, p. 20; *Mediæval Geography and History*, p. 110.

2) Cité par Ts'ien Ta-hin dans le *Yang-sin-lou* 養新錄, k. IX.

3) Bretschneider, *Notices of the Mediæval Geography and History of Central and Western Asia*.

4) *Yang-sin-lou* 養新錄, k. IX, 罕勉力即哈密之條.

5) Cf. *Yuan-che-pen-tcheng* 元史本證, k. 49. Wang Houei-tsou identifie *Ho-ma-li* 合馬里 (世祖本紀至元十一年六月庚戌、賜建都合馬里戰士銀鈔有差) à *Ho-mi-li* 合迷里, mais sans donner des raisons probantes.

aux¹⁾. Yule²⁾ écrit que le nom de la région apparaît aussi sous les formes: *Kamul*, *Komul*, *Qomul*, *Kamil*. On trouve encore une transcription *Kumul* dans le *Journal de Voyage* d'Abū Dulaf que cite Yakut.³⁾ Bretschneider, s'appuyant sur Potanin, exprime l'opinion que *Kamul* serait le nom turk et *Khamil* le nom mongol. Dans la lettre du roi de *Ha-mi* 哈密王 qui se trouve dans le *Si-yu-t'ong-wen-piao* 西域同文表, le monarque se donne le nom de *Qamul*, et, on lit dans le *Sin-mao-che-hing-ki* (k. 6) 辛卯侍行記 de T'ao Pao-lien 陶葆廉 que, pour " désigner *Ha-mi*, les *Houei* à turban disent tous: *ha-mou-eul* 哈木爾 (ou encore: *K'ou-mou-eul* 庫木耳)". En résumé, comme je l'ai indiqué ci-dessus, si la première voyelle intervocalique est bien "a", il est difficile de déterminer si la seconde qui manque, est un "u" ou un "i".

2°) *Solmi* ou *Sulmi*—Cette dénomination n'a encore, à ma connaissance du moins, soulevé aucune discussion de la part des savants. Elle apparaît clairement dans un des textes turks provenant du Sin-kiang qui ont été publiés, mais on en a donné, par malheur, une lecture erronée, et, faute d'occasion, l'étude en a été négligée. F. W. K. Müller, de Berlin, dans sa traduction des colophons de trois documents bouddhiques en langue turque (cf. *Toxri und Kuisan (Küšan)*, chap. III, in *Sitzungsber. der kgl. preuss. Akad. d. Wiss.*, 1918), a lu le mot en question (à la fin du deuxième texte): *Sulmida (Solmida)*. Il en a fait un nom de lieu qu'il a proposé de rapprocher de *Calmadana = Čerčen*, en laissant toutefois la question ouverte. Le mot se trouvant à la fin d'un fragment dont il ne possédait pas la suite, l'explication de M. Müller n'avait rien qui pût choquer. Il n'en est plus de même maintenant car la présence de *Solmi (Sulmi)* dans le nouveau fragment étudié (feuillet A, lignes 12 et 13) prouve à coup sûr que *-da* est un suffixe. Du reste si l'on reprend le passage expliqué par Müller: *änätkäk illäki, antada, kuisan (küšan) ulusta* (" dans le pays de l'Inde, dans cet endroit, dans le pays de *Kuisan (Küšan)*"), on remarque que tous les termes géographiques sont au locatif. *Sulmi-da* rentre par conséquent dans le cas général et *-da*, loin

1) *Mediæval Researches*, II, p. 20.

2) *Cathay*, new edition, III, p. 265 note 2.

3) *Ibid.*, I, p. 140.

d'être partie intégrante du mot, doit être considéré comme le suffixe du locatif ajouté directement à *Solmī* (*Sulmī*) tandis qu'il se trouve joint aux mots "pays" (*antada*, *ulusta*) dans le cas de *ānātkāk* (*Inde*) et de *Kuišan* (*Kūšān*). Quoi qu'il en soit, la collation des textes prouve clairement que la lecture *Sulmida* (*Solmida*), proposée par F. W. K. Müller, est inexacte.

Mais quel était le lieu désigné par ce *Solmī* (*Sulmī*) ? Car il n'y a plus aucune raison de l'identifier à *Čerčen* comme le proposait M. Müller. Je pense, pour ma part, que le nom qui y répond dans les textes chinois, apparaît pour la première fois dans le passage suivant de la *Monographie de Ha-la-tch'e-ha-tch'e-pei-lou* 哈刺赤哈赤北魯傳 du *Yuan che* (k. 124):

"*Ha-la-tch'e-ha-tch'e-pei-lou* était un Ouïgour (*Wei-wou* 畏兀). De nature perspicace, il avait la pratique des choses. Le roi du pays *Īdīqut Yue-sien-t'ie-mou-eul* 月仙帖木兒亦都護 entendit son nom, le fit venir du pays de *So-li-mi* 唆里迷 et en fit un fonctionnaire préposé à la justice *touan-che-kouan* 斷事官. Il (*Ha-la-tch'e-ha-tch'e-pei-lou*) suivit l'empereur (*T'ai-tsou* 太祖: *Gengis-Khan*) dans son expédition vers l'ouest. Arrivés à *Tou-chan* 獨山, à l'est de *Pie-che-pa-li* 別失八里, ils virent la ville vide, sans habitants. L'empereur demande quelle était cette ville. Il répondit: "C'est la ville de *Tou-chan*. Ces dernières années, il y eut une grande famine. Le peuple entier émigra ailleurs. Or cette terre occupe un lieu de passage important au nord. Il convient de labourer, d'ensemencer et de faire tous les préparatifs (nécessaires). Moi, j'habitais jadis le pays de *So-li-mi*. A l'époque, le nombre des foyers était de soixante. Je vous demande de faire venir (les habitants) ici". L'empereur dit: "C'est bien". *Yue-to-che-ye-no* 月朶失野訥, portant la tablette d'or (insigne de ses pouvoirs), fut envoyé en mission. Il se rendit (là où se trouvaient les émigrés) et les prit (c'est-à-dire: les ramena à *Tou-chan*). Père et fils tous (*y*) restèrent à demeure".

L'emploi de ces trois caractères: 唆里迷 est constant dans les transcriptions de mots étrangers de l'époque des Yuan, et il serait facile de montrer d'après d'autres transcriptions que ces caractères convenaient parfaitement dans le cas de *Solmī* (*Sulmī*). Certes, il est impossible de déterminer avec exactitude le pays ainsi désigné, mais la citation précé-

dente indique qu'à une époque un peu antérieure à celle à laquelle eut lieu l'expédition vers l'Ouest de Tch'eng-ki-sseu-han 成吉思汗 (Gengiskhan), on n'y comptait guère que soixante foyers, ce qui laisse à penser que la localité était assez peu connue. L'essentiel du passage du *Yuan che* traduit ci-dessus est cité en abrégé au chapitre concernant la sous-préfecture de K'i-t'ai 奇臺縣 du *Sin-kiang-t'ou-tche* 新疆圖志 (k. 2), mais 陵里迷 y est écrit 陵迷 par erreur, et le commentaire explique qu'il s'agit de *Sai-li-mou* 賽里木 sans donner de cela aucune preuve. Au point de vue phonétique, *Sai-li-mou* répond à *Sairam*, mais pas à *So-li-mi*. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que la ville de Tou-chan étant donnée comme située "à l'est de *Pie-che-pa-li*" (*Yuan che*, op. c., loc. cit.) et correspondant au poste militaire de Tou-chan 獨山守捉 qui était éloigné de 160 li du siège du gouvernement militaire de Pei-t'ing 北庭 (cf. *T'ang chou*, *Ti-li-tche* 唐書地理志, k. 40), *So-li-mi* dont la population y fut transportée, devait être en territoire ouïgour et pas très loin de la localité en question.

3°) *Küsän* apparaît déjà dans le colophon des textes bouddhiques en langue turque provenant de Murtuq et de Sengim, localités proches de Turfan, qui ont été publiés par M. Müller, plus exactement, dans les trois fragments étudiés par ce savant au chapitre III de son *Toxrï und Kuisan (Küsän)*. L'écriture ouïgoure ne distingue pas entre "ui" et "ü", et le signe pour "s" ressemble beaucoup à celui qui transcrit "š"; ces deux derniers sont parfois employés l'un pour l'autre dans un seul et même mot si bien qu'il est assez souvent impossible de les distinguer dans les textes en cursive. De là la prudence dont a fait preuve F. W. K. Müller dans la transcription; il donne: *Kuisan (Küsän)* ou *Kuisan (Küsän)*. Mais nous verrons que le texte de la prière manichéenne et d'autres encore lèvent les doutes et indiquent que *Küsän* est la lecture la plus correcte.

Mais où se trouvait ce *Küsän*? M. Müller qui l'a recherché dans l'histoire, a établi que ce n'était ni *Kouei-chouang-ni* 貴霜匿 en Transoxiane, ni *Kouei-chan* 貴山 au Fergâna (Ta-yuan 大宛), mais plutôt un *Kuzana* situé à la limite du Gandhâra dans la vallée de Kaboul et transcrit *Kouei-chouang* 貴霜 dans le *Han chou* et les documents pos-

térieurs. Malheureusement, on se heurte à une difficulté quand on confronte cette explication avec les données du texte de la prière manichéenne. En effet, bien qu'il soit difficile de dater ce dernier texte, on m'accordera, je pense, qu'il est postérieur au départ des tribus ouigoures, converties au Manichéisme, du " nord du grand désert " 漠北 (la Mongolie extérieure) et à leur occupation de la région de Turfan *Kaotch'ang* 高昌, que, par conséquent, il remonte, au plus tôt, à la seconde moitié du IX^{ème} siècle ap. J. C. Or, on ignore si *Kusana* était encore à cette époque l'appellation habituelle de la région de la vallée de Kaboul. Bien plus, il semble fort impossible qu'un certain (*Ič buirug sāngün* 內梅錄將軍) *Baçani*, zélateur du Manichéisme ouïgour, ait été originaire d'un *Kusana* au Gandhâra; en effet, il n'apparaît pas que cette religion ait été répandue à cette époque dans cette région.

Est-il possible de donner de *Kūsān* une identification meilleure? Je propose pour ma part de rapprocher *Kūsān* de l'ancienne appellation: *K'ieou-tseu* 龜茲 (Kučā) employée, concurremment avec les transcriptions *K'iu-sien* 曲先, *K'ou-sien* 苦先, à l'époque des Yuan pour désigner le *K'ou-tch'e* 庫車 (Kuča, Kučar) actuel, c'est-à-dire une région qui était limitrophe de *Ha-mi* 哈密 et de *So-li-mi* 唆里迷. Ces termes: *K'iu-sien*, *K'ou-sien* qui sont assez fréquents dans le *Yuan che* et dans le *Ts'in-tcheng-lou* 親征錄, sont transcrits *Kūsān* (*Kūsān*) par Tārīkh-i-Rashīdī et Zafar Nāma, et il n'est point douteux que le *Kūšān* qui est noté par Rashīd-ed-dīn, soit exactement *Kūsān*. La discussion est close à ce sujet¹⁾. *K'ieou-tseu* 龜茲, c'est-à-dire *K'iu-sien* 曲先, ayant passé sous l'influence des Ouïgours peu après que ceux-ci eurent occupé *Kao-tch'ang*, il est beaucoup plus admissible de rapprocher *Kūsān* de ce *K'iu-sien* que d'en faire le *Kusana* du Gandhâra. Ainsi, les personnages dont le texte étudié ci-dessus donne les localités d'origine, vivaient sur un territoire placé sous l'autorité ouïgoure. C'est d'autant plus vraisemblable que ces zélateurs de Mani portaient, nous l'avons vu, des titres de fonctionnaires ouïgours.

Il est toutefois un point qui doit attirer attention: les textes expliqués

1) Pelliot, *A propos des Comans*, in *Journal Asiatique*, 1920, p. 181; *Notes sur les anciens noms de Kučā, d'Aqsu et d'Uč-Turfan*, in *T'oung-pao*, 1923, p. 127.

par M. Müller sont des textes bouddhiques, le nôtre est manichéen. N'est-il pas possible, en pareil cas, que le *Kūsān* des premiers documents soit *Kuṣana* au Gandhāra et le *Kūsān* du second: **K'iu-sien*? Je ne le crois pas et voici pourquoi: Je ferai remarquer que puisque les textes envisagés mentionnent un même *Solmū* (*Sulmū*), il n'y a aucune raison pour que les deux *Kūsān* ne désignent pas une seule et même localité. Ensuite, un texte bouddhique en turk qui provient de Turfan et est en ma possession, confirme l'identification *Kūsān* = *K'iu-sien*. Je veux parler d'un feuillet isolé d'une sorte de *Jātaka* 本生談, feuillet qui porte encore, au recto et au verso, dix-sept lignes de texte. On lit sur l'une des faces (lignes 6-8): *Q(a)lti kidin [ä]nätäk ilintä kauravi atly ilig bäg avqa barip azip*, ce qui signifie: " Dans le pays de l'Inde qui est à l'ouest (ou: derrière), le roi *Kauravi* (*Kāurava* = *Kiu-lou-wang* 具盧王) alla à la chasse et se perdit . . . ". Le début de la phrase semble déjà indiquer que le texte bouddhique en question fut rédigé dans un pays autre que l'Inde, mais le passage qui se trouve sur l'autre face du feuillet (lignes 8-9) apporte plus de précision; on lit en effet: *kūsān ulus-ta suvarnapuš . . . atly ilb är oyrinta . . .*, c'est-à-dire: " Dans le pays de *Kūsān*, à l'époque du *ilbār Suvarnapuš* . . . "1). Le *Kūsān* en question désigne évidemment le pays dont il est fait mention dans le texte mani-

1) Je ne pense plus qu' *ilbār* soit une erreur de copie et qu'il faille lire *ilig bäg*; en effet, on lit dans le chapitre qui concerne le K'ieou-tse (*Kieou t'ang chou*, k. 198, et *Sin t'ang chou*, k. 211 上), que Sou-fa-tie 蘇伐提, roi de K'ieou-tse, succéda à son père Sou-fa-po-che 蘇伐勃馳 (le *Kieou t'ang chou* donne: 馳 et le *Sin t'ang chou*: 駛, il faut lire: 駛) avec le titre de *che-kien mo-ho se-li-fa* 時健莫賀俟利發. De plus, d'après le *Kieou t'ang chou* (même chapitre) Ho-li-pou-che-pi 訶黎布失畢, le successeur de Sou-fa-tie, eut aussi ce titre de *se-li-fa*. On est donc en droit de supposer que *se-li-fa* 俟利發 se prononçait **i-li-pat* à l'époque des T'ang et que *ilbār* appliqué à *Suvarnapuš*(pa) correspond au *se-li-fa* de Sou-fa-po-che *se-li-fa* (**Suo-bat-b'ud-t-si i-li-pat*). Hirth (*Nachworte zur Inschrift des Tonjukuk*, pp. 110-111) a supposé que *se-li-fa* était la même chose que *hie-li-fa* 頡利發, expression bien connue, et, d'après lui, ces deux termes correspondraient aux mots tou-kiue: *älpat*, *ilbat*. Mais comme ils n'apparaissent pas dans l'inscription de l'Orkhon, il suggéra qu'ils correspondaient peut-être aux mots *alpagu*, *jilpagu* de cette inscription. F. W. K. Müller (*Uigurica*, II, pp. 94-96) a rapproché *hie-li-fa* de *iltäbir* et a supposé, comm Hirth, que ce *hie-li-fa* était le même mot que *se-li-fa*. Néanmoins, comme le *Souei chou* (k. 84), le *Sin t'ang chou* (k. 215 上) et le *Ts'ö fou yuan kouei* 册府元龜 (k. 962) mentionnent *hie-li-fa* parmi les 28 titres de fonctionnaires des T'ou-kiue, je pense préférable de faire de *hie-li-fa* et de *se-li-fa* deux titres différents. A mon avis, *se-li-fa* (**i-li-pat*) correspond au *ilbār* du fragment étudié.

chéen, c'est-à-dire *K'iu-sien*, car, comme l'a montré M. Sylvain Lévi¹⁾, Sou-fa-tie 蘇伐疊 (Swarnate) était un roi de *K'ieou-tse* 龜茲, à l'époque de T'ai-tsong 太宗 des T'ang, et il avait pour père Sou-fa-po-che 蘇伐勃駛, c'est-à-dire le roi Swarnabūspe=Suvarnapuṣpa, dont le nom est traduit: "Roi-Fleur-d'Or" 金花王 dans le *Si-yu-ki* 西域記 de Hiuant-sang. Le trou qui existe entre *Suvarnapuṣ* et *atly* correspond du reste à peu près à la place de deux signes d'écriture (*pa, pe*). Evidemment, s'il avait existé un roi Suvarnapuṣpa dans le *Kusana* du Gandhâra, la difficulté serait extrême, mais il n'en a jamais été question, à ma connaissance du moins.

Voyons maintenant s'il est possible d'expliquer le *Kūsän* des textes bouddhiques publiés par M. Müller en maintenant l'identification *Kūsän* = *K'iu-sien* 曲先 que je propose dans le cas de celui qui est en ma possession? Le premier texte de M. Müller contient cette phrase: "Ce *sūtra* a été traduit de la langue de *Kūsän* dans celle de Barčūq (M. Müller y voit une langue turque)". Le second dit: "De plus, dans le pays des quatre Maîtres de *Kūsän*²⁾ . . .", et le troisième: "A été traduit de la langue de *Kūsän* dans celle de *Toxri* (tokharien), puis de celle-ci en *turk*." En vérité, comme nous savons d'une part qu'avant l'emploi de la langue turque, le parler de *K'ieou-tse* était apparenté aux langues indo-européennes et offrait des analogies dialectales avec le tokharien dont il différait grandement par ailleurs, et, d'autre part, que le nom de tokharien s'applique, en l'état actuel de nos connaissances, à une langue employée surtout dans les textes bouddhiques qui proviennent de la région qui a pour centre Yen-k'i 焉耆 (Karašahr), que, par conséquent, il ne peut désigner la langue qui était parlée dans la région de *K'ieou-tse*³⁾, je crois qu'on peut fort bien identifier *Kūsän* à *K'iu-sien*, c'est-à-dire à *K'ieou-tse*, sans que cela gêne en quoi que ce soit l'interprétation de l'ensemble des textes considérés.

Il ressort de tout ce qui précède que *Qaml*, *Solmi* (*Sulmi*), *Kūsän*, sont des noms de localités qui apparaissent dans l'histoire à partir de

1) Le "Tokharien B" langue de Koutcha, in *Journal Asiatique*, 1913.

2) Müller traduit: "auch in dem Reiche der Vier *Kūsän* Lehrer".

3) Sieg u. Siegling, *Tocharische Sprachreste*, I, p. IV.

l'époque mongole. Faut-il en conclure que les textes manichéens et bouddhiques dans lesquels on les trouve, furent rédigés à partir de la même époque? Ce serait là, je pense, une vue trop superficielle. En effet, ces noms de lieu tels qu'on les voit dans les histoires chinoises antérieures à l'époque mongole, ne sont, en somme, que les transcriptions des noms que les Chinois donnaient à ces localités, et, faute de documents particuliers, nous ignorons les originaux indigènes ou turks. Il est permis de supposer que, dans beaucoup de cas, l'appellation chinoise recouvre le nom de lieu indigène ou turk ou qu'elle en est très proche, mais il n'en reste pas moins impossible de conclure qu'il en est toujours ainsi. Un exemple suffit à prouver le contraire: A l'époque du voyage de Hiuan-tsang dans l'Ouest, la région qui, conformément à la tradition, était encore appelée Yu-t'ien 于闐 (Khotan) sous les T'ang, était connue dans le langage ordinaire sous les noms de: *Hvamnä*, *Hvannä* 喚(漢, 漢) 那¹⁾. Ainsi, nous devons nous rappeler que si les noms mongols qui désignaient les localités considérées ou leurs formes turques qu'on peut supposer reposer sur les noms mongols, apparaissent pour la première fois dans les documents de l'époque mongole et dans le *Yuan che* ce phénomène est dû tout simplement au fait que c'est seulement à partir de cette époque que les tribus mongoles ont commencé à laisser des documents écrits puis, lorsqu'elles eurent étendu leur puissance territoriale jusqu'à devenir maîtresses de la Chine, à figurer dans les histoires chinoises. Ces mêmes noms turks ont pu être en usage à une époque antérieure, mais ils n'ont été notés dans les histoires chinoises que dans la mesure où ils étaient semblables aux noms employés par les Chinois. Quant aux œuvres des auteurs occidentaux antérieures à l'époque mongole qui concernent ces régions de l'Asie centrale, elles sont extrêmement rares; par conséquent, le fait que les noms des localités en question ont été transmis seulement à partir de l'époque mongole ne prouve nullement qu'ils n'ont point existé à une date antérieure. Il faut donc avoir recours à d'autres données si l'on désire établir la date du document étudié.

Les savants considèrent actuellement qu'il est bien difficile de fixer l'époque à laquelle remontent les nombreux documents turks qui ont

1) Sten Konow, *Khotan Studies*, in *J.R.A.S.*, avril 1914.

été découverts au Sin-kiang. Pour ce qui est du document étudié ici, il est certainement en relation avec le Manichéisme qui se répandit dans la région de Turfan, et, comme cette religion fut pratiquée par les Ouïgours, en même temps que le Bouddhisme et le Christianisme, depuis les T'ang jusqu'à l'avènement de la dynastie mongole¹⁾, on peut admettre que le texte appartient à cette période. De plus, l'examen des seuls documents montre que les noms de fonction ouïgours dont le texte fait mention, se retrouvent à peu près tous dans les textes historiques des T'ang alors que, à l'exception de quelques-uns, ils n'existent ni dans ceux des Song ni dans ceux des Yuan. De là cette première conclusion que le texte manichéen étudié et tous les autres textes analogues²⁾ datent en gros de l'époque des T'ang, à l'exception de quelques-uns qui peuvent être légèrement postérieurs, et cette autre que les noms de lieu en question furent en usage parmi les tribus turques de la région non pas à partir de l'époque mongole mais déjà à partir de celle des T'ang.

Voyons maintenant, en explorant les textes historiques chinois et arabes, si certains des trois noms de lieu considérés n'y sont pas attestés antérieurement à l'époque mongole. D'abord *Kamil*. Le *Si-yu-t'ou-tche* 西域圖志 (k. 9) donne ce lieu comme correspondant à l'ancien Yi-wou 伊吾 (Hami) et explique de la façon suivante la dissemblance entre les deux phonèmes : *Ha-mi* dériverait de *Han-mi* 杆架 qui se voit dans la *Monographie concernant le Fergâna* 大宛傳 du *Che-ki* et dans celle qui concerne la Région de l'Ouest 西域傳 du *Ts'ien-Han-chou*. Ce *Han-mi* aurait été limitrophe, à l'est, de Yu-t'ien (Khotan). Les deux régions (*Ha-mi* et *Han-mi*) n'occupaient pas une situation géographique identique, mais c'était probablement parce que les gens du pays de *Han-mi* qui habitèrent *Ha-mi* à une certaine époque, s'étaient déplacés pour aller vers l'ouest, près de Yu-t'ien. Ainsi, à en croire l'opinion rapportée, il faudrait admettre que *Ha-mi* aurait été connu déjà avant l'ère chrétienne. Malheureusement, le *Si-yu-t'ou-tche* n'a fait que répéter les dires de la postface du *Yu-tche-ha-sa-k'o-che-tch'en-ling-souei-wei-lie-ts'eu*

1) Barthold, *Turkestan*, pp. 388-389; Chavannes et Pelliot, *Un traité manichéen*, p. 270.

2) F.W.K. Müller, *Zwei Pfahlschriften; Der Hofstaat eines Uiguren Königs*; A. von Le Coq, *Manichaica*, surtout les textes réunis dans le T. III.

御製哈薩克使臣令隨圍獵詞 qu'il cite, c'est-à-dire de simples suppositions qui ne reposent sur rien.

Le chapitre du *Yuan-ho-kiun-hien-tche* 元和郡縣志 (k. 40) qui concerne Yi-tcheou 伊州, appelé plus tard *Ha-mi*, du Long-yeou-tao 隴右道, donne la sous-préfecture de Na-tche 納職縣 comme dépendante administrativement de ce Yi-tcheou et éloigné de lui de 120 li au nord-est, et il y est écrit que "la montagne de *Kiu-mi* est à 140 li au nord de la dite sous-préfecture". Le *kiu* 俱 de *Kiu-mi* 俱密 (**Ku-mit*) étant employé, sous les T'ang, pour transcrire : *kho*, *khu*, *ko*, *ku* (EX : 俱戰提 = Khodjend, Khudjend ; 俱輪泊 = Kulun nor ; 俱舍 = Kośa), il n'est donc pas impossible de voir dans *Kiu-mi* un *Kumil*, *Komil* ou un son apparenté : *Komul*, *Kumul*, c'est-à-dire de le faire correspondre au *Kamil* dont il a été question ci-dessus, et, quand on songe que la montagne du même nom qui était située à proximité de Yi-tcheou, était connue déjà à l'époque des T'ang, on est fondé, je crois, à supposer que les Chinois de la même époque (T'ang) connaissaient la contrée sous le nom traditionnel de Yi-tcheou alors que les tribus turques de la région l'appelaient déjà *Kamil* ou *Kamul*. Voici du reste ce qu'on lit dans un passage du *Sin-mao-che-hing-ki* 辛卯侍行記 (k. 6) :

"Ceux qui examinent l'antiquité pensent que *Ha-mi* répond à *Yi-wou* 伊吾 des Han, mais ils ne savent pas que ce nom de *Ha-mi* est beaucoup plus ancien encore. Le *Yuan-ho-tche* 元和志 (note) qu'au nord de la sous-préfecture de Na-tche 納職 de Yi-tcheou 伊州, il y a le mont *Kiu-mi* 俱密. C'est que *Ha-mi* a tiré son nom de celui de la montagne; au début des T'ang, il en était déjà ainsi. Cette ancienne montagne de *Kiu-mi* (correspond) actuellement à *Ha-mou-eul-ta-pan* 哈木爾達坂 (*Kamul davan*) au nord-ouest de *San-pao* 三堡. Dans la langue des *Si-Jong* 西戎, les sons : *ha*, *kiu*, *k'ou*, *k'o* sont employés communément les uns pour les autres. Il y a le mont *Ha-mou-eul*, ce qui montre que *Ha-mi* a tiré à l'origine son nom (d'une montagne qui) est encore plus à l'ouest. On ne peut (du nom) d'une seule ville faire un cas général. *Ha-mou-eul* c'est le *Ha-mi-li* 哈密力 des Yuan¹⁾, le *Ha-mei-li* 哈梅里 du

1) Les cinq caractères : 元之哈密力 n'existent pas dans l'édition courante; j'ai complété d'après le *Sin-kiang-t'ou-tche* 新疆圖志.

début des Ming et le *Ha-mi-wei* 哈密衛 d'à partir de l'ère de *Yung-lo* 永樂. Mais les historiens officiels ne savent pas que le nom local est *Ha-mei-li* et ils ont distingué deux localités²⁾. C'est comme si l'on faisait deux pays différents du *T'ien-fang* 天方 (l'Arabie) et de *Mei-tō-na* 默德那 (Médine). *K'iu-mi*, *Ha-mi-li*, *Ha-mi-li* 哈密里, *Ha-mou-eul*, sont des transcriptions différentes d'un seul son, mais comment le saurait-on sans avoir questionné avec soin les gens âgés"

Le *San-pao* 三堡 qui est mentionné dans ce dernier texte, était situé, d'après le même ouvrage, à environ 120 li à l'ouest de *Ha-mi* et *Ha-mou-eul-ta-pan* était approximativement à 11 li de là dans la direction du nord-ouest. De plus, le *Sin-kiang-t'ou-tche* 新疆圖志 (k. 2 建置二, 哈密之條), donne *San-pao* comme se trouvant à 150 li à l'ouest de la ville (de *Ha-mi*), tandis que le *Yuan-ho-tche* signale *Yi-tcheou* qui devint *Ha-mi* dans la suite, comme situé à 120 li au nord-est de la sous-préfecture de *Na-tche*, et la montagne de *K'iu-mi* à 140 li au nord. En vérité, on ne se trompera guère en identifiant cette montagne à *Ha-mou-eul-ta-pan* qui se trouve à environ 150 li actuels de *Ha-mi* dans la direction de l'ouest. Un seul point reste embarrassant : est-ce la localité qui a tiré son nom de celui de la montagne ou bien cette dernière qui a emprunté le nom de la localité? Le fait qu'on connaissait, à l'époque des T'ang, une montagne située dans les environs de *Yi-tcheou* qui devint dans la suite *Ha-mi*, et celui que cette montagne répondait au nom de *K'iu-mi*, c'est-à-dire *Komil*, *Komul*, joints à cet autre que le nom de *Qam(i)l*, *Qam(u)l* se trouve dans un écrit qui remonte en gros à la fin de l'époque des T'ang, autorisent, je crois, à conclure, qu'à cette époque, *Yi-tcheou* était déjà appelé soit *Qamīl*, soit *Qamul*.

Quant à *Kūsān*, je pense qu'il fut en usage chez les Turks de la région au plus tard à partir du milieu du X^{ème} siècle ap. J.C. Le nom local de *K'ieou-tse* 龜茲²⁾ devait être *Küči* et il est écrit *Kuci* dans les documents en sanscrit de l'époque des T'ang³⁾. Massudi a noté dans les

1) 誤分爲二地. Le texte porte : 誤分二地. J'ai ajouté 爲 d'après la version du *Sin-kiang-tou-tche*.

2) Pelliot, *A propos des Comans*, in *Journal Asiatique*, 1920, p. 181.

3) Lüders, *Zur Geschichte und Geographie Ostturkestans*, in *SPAW*, 1922, p. 246.

*Prairies d'or*¹⁾ que: “les Tagazgaz, qui occupent la ville de Kouchan, située entre le Khorasān et la Chine, et qui sont aujourd'hui, en 332 (943-944 de l'ère chrétienne) de toutes les races et tribus turques, la plus valeureuse, la plus puissante et la mieux gouvernée”,... et que: “seuls entre tous ces peuples ils professent la doctrine de Manès.” Massudi parle aussi de “celui des rois qui possède la ville de Kouchan et commande aux Tagazgaz...”²⁾ On pourrait croire d'après les textes que ce nom de Kūsān (Kouchan) répond à *Kao-tch'ang* 高昌, mais M. Pelliot a déjà contesté la valeur de cette identification au point de vue de la phonétique³⁾. Je propose pour ma part d'identifier *Kūsān* non plus à *Kao-tch'ang*, mais à *K'ieou-tse* et je suppose qu'il répond au *Kūsān* du document manichéen. En effet, le *Kūsān* du texte de Massudi dont s'est servi Flügel⁴⁾, doit se lire *Kūsān*. Certes, comme il y est dit que les Tagazgaz c'est-à-dire des Ouigours occupaient la ville, on est enclin à penser qu'il s'agit de *Kao-tch'ang*, mais il n'en reste pas moins évident qu'à cette époque, *K'ieou-tse* était aussi en territoire ouigour et y était célèbre. Quant à *Kao-tch'ang*, il apparaît sous les formes *Qočo*, *Khočo*, dans les documents turks qui proviennent du Sin-kiang, et le seul fait que *Kūsān*, *Kūsān* se trouvait en territoire ouigour n'autorise vraiment pas à identifier ce dernier à *Kao-tch'ang*. Ce *Kūsān* désigne-t-il *K'ieou-tse* qui est attesté aussi dans le 龜茲回鶻 (Ouigours de *K'ieou-tse*) des histoires chinoises? Ne s'agirait-il pas plus exactement des *Tagazgaz* de *Qočo* appelés par erreur: *Tagazgaz* de *Kūsān*? Il n'en reste pas moins à mon avis, que ce *Kūsān* doit désigner le *K'iu-sien* 曲先 ou le *K'ou, sien* 苦先 de l'époque mongole et qu'il ne faut y voir ni une forme indigène contemporaine ni une forme chinoise, sanscrite, mais, sans doute, une forme en usage parmi les Turks. Le fait qu'on l'appelait *Kūsān* en Mongolie ne me semble explicable que parce qu'on y avait adopté la forme turque.

Comme je l'ai exposé ci-dessus, les noms de lieu qui apparaissent dans le document manichéen étudié ici, méritent toute notre attention.

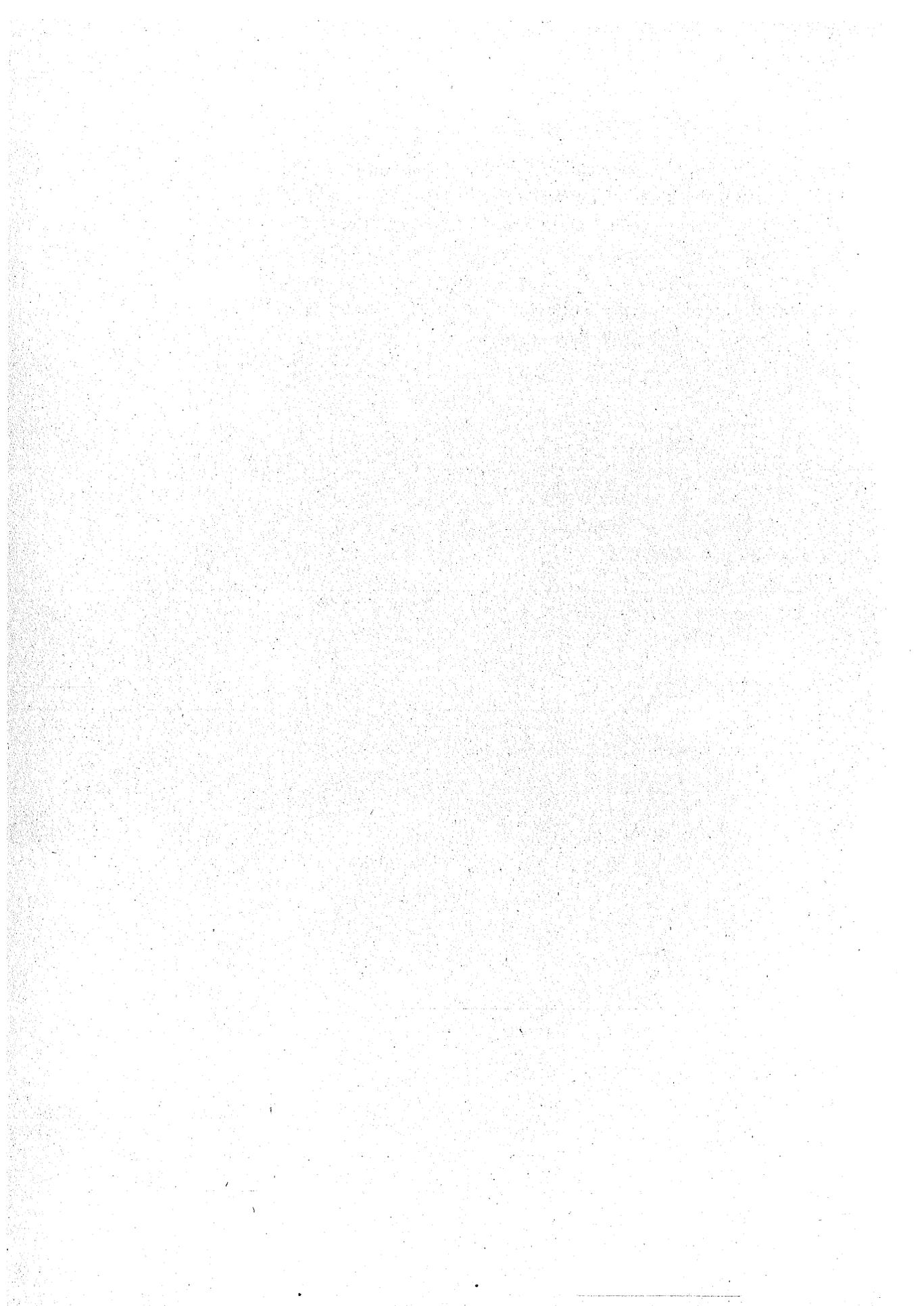
1) Barbier de Meynard, *Les Prairies d'or*, I, p. 288.

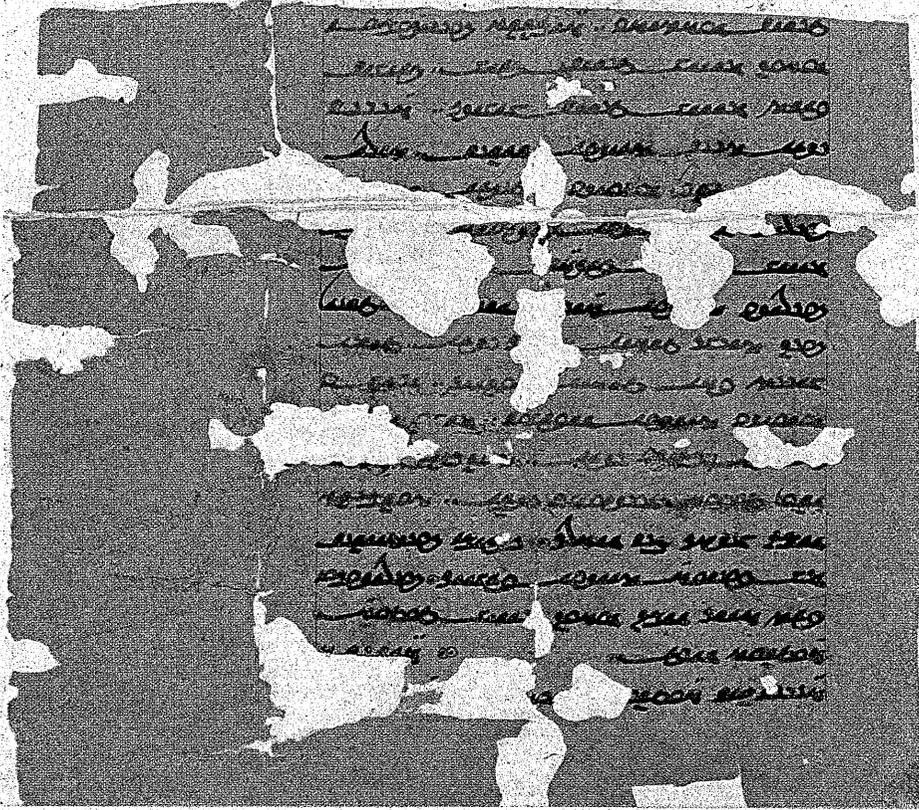
2) Ibid., p. 358.

3) *Journal Asiatique*, mai-juin, 1912; *Un traité manichéen*, p. 269.

4) Flügel, *Mani, seine Lehre und Schriften*, p. 387.

A ma connaissance, c'est la première fois que le terme *Qamīl* (*Qamul*) se voit dans un texte; *Solmī* (*Sulmī*) existait dans des textes publiés mais on en avait donné une lecture erronée. *Kūsān* même qui était attesté dans plusieurs textes, avait été expliqué comme désignant une localité du lointain Gandhāra. Il m'a paru utile de signaler l'importance de ce fragment. Quant aux identifications que j'ai proposées, je laisse aux savants le soin d'en déterminer la valeur.





Feuillet A



Feuillet B

100

100

100

100